

Les cris du passé

Frédéric Abergel

Frédéric Abergel

Les Cris du passé

© Frédéric Abergel, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3981-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un vernissage

L'étrangeté de ce jour n'a pas fini de me troubler, l'*inquiétante étrangeté* de ce jour où j'ai décidé d'assister au dernier vernissage de Raya après dix ans passés à tenter de l'oublier. Un jour, donc, ou plutôt, une nuit, un jeudi soir en hiver, rue Guénégaud, à Paris. Une grande affiche à l'entrée de la galerie Koenigsberg-de Palma. L'exposition s'intitule « Celles qui crient » et en sous-titre : « Soirée silencieuse ».

J'entre dans la galerie. La vue m'agresse. L'espace est clair. Dur. Étincelant de la lumière forte des spots. Structures métalliques apparentes, verrières masquées de moucharabieh de métal. Deux blocs de pierre brute au milieu de la galerie. Sur les blocs, quelques dessins. Accrochés aux trois murs d'exposition d'un blanc aveuglant, des portraits de femmes.

La vue m'agresse. Le son, lui, m'opresse.

Son absence.

Le silence est palpable.

Sur les murs, bouches béantes, elles crient. Personne ne les entend. L'atmosphère est sérieuse. Épaisse. Pas de champagne, sushis ou canapés pour troubler la concentration. Une à une, j'inspecte les « Celles qui crient ». Portraits de femmes de tous âges, parfois adolescentes, parfois enfants. La bouche grande ouverte dans un cri muet, les mains en miroir face aux yeux. Le portrait d'une femme âgée se démarque. Ses mains sont jointes et levées au-dessus de sa tête. On voit qu'elle pleure. Le portrait intitulé « Le cri de l'Aînée » est central, accroché seul au milieu d'un des murs. La pièce converge vers elle. Les visiteurs tournent dans la galerie en léchant les portraits de leurs regards, leurs souffles retenus dans l'étrangeté silencieuse, jusqu'à se poser face au portrait de l'Aînée comme l'écume sur un rocher, masse mousseuse d'humanité agglomérée.

Au centre de cette humanité, l'artiste. Raya. Hiératique. Impassible. Hautaine, diraient certains.

Elle a peur.

Je le sais à ses mains qui se tordent discrètement. À la perle de sueur sur sa

lèvre supérieure. Aux décollements rythmiques de ses lèvres qui mâchent contre le trac. Je ne l'ai pas vue depuis dix ans, pourtant aucun de ses gestes ne m'est étranger. Quand on l'a comme moi regardée si longtemps, avec autant d'attention, on n'oublie pas. Autour d'elle les visiteurs jaugent, soupèsent, s'interrogent, ils aimeraient féliciter, discourir, questionner, argumenter. Mais restent cois. « Soirée silencieuse », dit le sous-titre.

Je m'approche de Raya. Quand elle me voit, elle étouffe une exclamation. Surprise ? Joie ? Inquiétude ? Difficile à dire sans les mots mais son sourire m'encourage. Je finis mon tour des « Celles qui crient » et sors attendre le moment de peut-être lui parler. Devant la galerie, quelques fumeurs peu bavards, quelques passants intrigués par le silence intérieur. Soudain déboule d'un Uber un grand blond costaud, costume gris, chemise blanche et cravate rouge, qui se pose à côté de moi devant l'entrée de la galerie et soupire. Un long, profond et bruyant soupir. Je l'entends marmonner un « Encore ! » d'un ton excédé avant d'entrer dans la galerie fendre la masse des invités et plonger sur Raya. Et il lui parle. Fort. Je vois Raya hausser les sourcils, écarquiller les yeux, tenter quelques gestes d'apaisement, puis la colère monte, le nez se pince, elle l'attrape par le bras et l'entraîne dehors. Ils sont juste à côté de moi, je ne peux pas ne pas les entendre.

— Mais comment tu me fais une scène ce soir ? À mon vernissage ?

— Je n'en peux plus, de tes « cris » ! Toujours, toujours la même histoire. Toujours ce « cri » qui ne veut plus rien dire.

— Attends, Julien, qu'est-ce qui t'arrive ?

Le dénommé Julien sort son téléphone et le montre à Raya.

— Voilà ce qui me fait souffrir. Lui. Tu le sais très bien.

— Oui, chéri. Je sais.

— C'est concret, ça. Pas comme tes horreurs passées depuis des siècles !

— Elles me définissent, ces horreurs. Elles m'ont faite.

— Oui, peut-être. Mais tu t'en sers pour ignorer notre présent, et...

— Et ?

Julien ne répond pas. Il range son téléphone. Raya pose une main sur son bras.

— On en reparlera. Ok ?

Il acquiesce, toute colère évanouie. Ils rentrent dans la galerie. Le « chéri » de Raya résonne longtemps, puis le silence retombe et m'enveloppe. Dans la rue pas de voitures, pas de passants. Juste un chat qui s'efface discrètement. À travers la vitre, je regarde d'un œil lubrifié d'humeur saline, admiratif de l'artiste, ses œuvres et son public dans un tout harmonieux. Débarrassé de toute dureté. En contraste avec la scène qui vient de se dérouler. À l'intérieur, Julien se tient sagement à côté de Raya qui a retrouvé sa place centrale. Et le monde ignore ouvertement les éclats que tous ont entendus.

Je décide de m'en aller.

En remontant la rue vers la Seine, je me dis que j'ai de la chance d'avoir revu Raya. Et j'espère bien la revoir encore.

J'ai toujours été optimiste. Optimiste, ou naïf.

Un brunch chez les Desprez

Lundi de Pâques, c'est brunch printanier dans le jardin des Desprez, opulence et bourgeoisie déroulées devant mes yeux. Et moi, Samuel, je suis là parce que Raya veut. Je suis arrivé le premier en flippant d'être en retard, j'avais oublié les horaires hypocrites des gens bien élevés. Comme ça, j'ai pu faire connaissance avec Julien. Je vous ai déjà dit le grand mètre quatre-vingt-cinq et la mèche blonde aryenne, j'ajoute les yeux bleu acier et le sourire plein phare. Et sympathique avec ça, accueillant. Le genre d'homme capable de dire « les amis de ma femme sont mes amis » sans qu'on sache s'il est bête, ou naïf, ou simplement bien dans sa peau, dans son couple, dans sa vie. Riche, aussi. Très riche. D'une richesse satisfaite de banquier raccordé à la fibre sociale. À mon arrivée, Julien m'a pris en main. On a bavardé quelques minutes, il m'a mis à l'aise avec un jus d'orange, avant de repartir s'affairer aux derniers préparatifs. Depuis, je fais le tour.

Un brunch, c'est un simulacre de fête, un presque-événement qui se donne des airs, un entraînement pour un anniversaire, une bar-mitsvah ou un mariage. Un *mocktail* consensuel au cours duquel on rira mais pas trop, on consommera des boissons à peine alcoolisées, on mangera des quantités raisonnables de gâteries plutôt saines. Une orgie contenue, un gueuleton raisonnable, un « déjeuner sur l'herbe » animé et poli avec échange de plaisanteries ne nécessitant pas le contrôle parental, le tout formant un ensemble très « travail famille patrie ». Et puis, il y a les enfants. Un brunch, c'est marmaille, ping-pong et bilboquet, croissants, potins et œufs brouillés, avec mes faux-airs de nuit blanche et mon teint de décavé, d'habitude je fuis. Mais pas aujourd'hui.

Une grande table tendue d'une nappe en lin lourd et blanc monopolise la terrasse. Plus loin dans le jardin, des chaises sont disposées autour de petites tables rondes façon bistro. La décontraction calculée, l'informel de rigueur, le « sentez-vous à l'aise » comminatoire me fatiguent d'avance, alors je m'écarte. Descends la pelouse en pente douce jusqu'au parc qui la prolonge. À la lisière, les quidams qui joggent, les familles de base et les chiens-chiens à leur maîtres sont efficacement dissimulés par de grands arbres au feuillage épais. D'habitude, je suis plutôt côté parc, pas côté jardin, à me chercher un petit espace au calme. Aujourd'hui je me retrouve promu et ne suis pas sûr d'en être

plus heureux.

Enfant, j'étais l'élève parfait. Intelligent, vif, heureux d'apprendre, sympathique, et juste la dose d'impertinence que les profs adorent. Alors forcément, j'ai fait des études parfaites. Comme un vent sur une toile cirée, j'ai glissé le long des cycles primaires, secondaires et supérieurs, surfé à Normale Sup et aux Langues O, jusqu'à la consécration lorsque, à peine âgé de 25 ans, j'ai soutenu ma thèse devant un parterre fourni de trois sommités mondialement inconnues. Trois longues heures d'exposé, discussions, échanges brillants et sans enjeu qui pour moi furent un orage de bonheur dans mon ciel sans éclat.

Ensuite, j'ai rencontré Raya et je me suis lancé dans un projet... pardon : dans « Le Projet », un Projet majuscule qui m'a emballé. Conquis. Puis dévoré. Je lui dois d'avoir côtoyé Raya pendant deux années pleines, la rencontre avec une grand-mère défiant l'entendement, des discussions incessantes avec mon amie Meriem et un succès de librairie violent, bref et capiteux. Je lui dois aussi, grâce à la dépression qui a parachevé mon succès, la compagnie aléatoire de personnalités qui ont colonisé mon inconscient et continuent d'y loger malgré six ans d'analyse, l'abus médicamenteux et les thérapies alternatives.

Oh, come on !

Ah... désolé Charlize, j'avais dit qu'on n'en parlerait pas, ça m'a échappé !

De l'autre côté du grillage, un grand chien couleur taupe me regarde en urinant tandis que son maître m'ignore en faisant de même. Le chien s'approche, me regarde, toute la compréhension du monde entre ses oreilles pendantes. Puis repart au cri de « Sacha, au pied ! » sans même sentir la main que je lui tendais à travers les petits losanges verts. Mes deux doigts repliés, déçu, vexé même, je repars en direction du brunch.

En haut de la pelouse, ça s'anime. Trois garçons d'une dizaine d'années ont entrepris de saccager les plates-bandes avec leur ballon en scandant « M'Bappé ! M'Bappé ! M'Bappé ! » avec des yeux de possédés. Deux filles – des jumelles, visiblement chez elles - sentant le souffle de l'interdit décoiffer leur après-midi, les rejoignent à pieds joints, c'est maintenant le parterre de plantes aromatiques qui prend un bon coup sous les yeux envieux des parents dépassés.

Je ris. Discrètement, mais je ris. Content de ne pas appartenir à la grande confrérie des éleveurs de bipèdes. Soulagé aussi, qu'on ne m'ait pas comme

parent. Je n'assurerais pas. Trop improbable. Trop de discours, trop de pontification, pas assez d'improvisation. Parent, donc : *niet*.

Géniteur, alors ? Géniteur, je voudrais bien. Surtout avec Raya. J'adorerais lui faire un enfant qui aurait ma beauté et son intelligence, un enfant de l'amour passionné qu'elle m'a toujours inspiré, une graine bien plantée qu'elle élèverait à la perfection qui la caractérise, intensément, intelligemment, artistiquement, et loin de moi. Géniteur avec Raya, c'est une option qui m'a toujours intéressé, mais en vain. Ensemble, nous avons travaillé dans une dynamique qui n'avait rien de physique, et je l'avais perdue de vue après la publication de mon grand œuvre *Les Enfants du camp*. Quand je l'ai retrouvée il y a quelques semaines, elle était déjà actionnaire majoritaire de la SARL Julien et Cie, et venait toute équipée de jumelles malfaisantes, véritables Miss Scarlet 3.0 qui, à dix ans, ne laissent jamais passer l'occasion de se moquer d'elle, ses trente-huit ans de vieillesse, ses tableaux horribles aux couleurs grave moches que vraiment, comment elle fait pour supporter ? et n'ont d'yeux admiratifs que pour leur père, son sourire béat, ses yeux qui brillent de bonheur en leur présence, ses cadeaux, ses petits plats.

Voilà ce que Raya m'a dépeint lorsqu'on s'est revus après le vernissage. Et malgré l'épaisseur psychologique qui me caractérise, j'ai compris qu'elle était plus fière de ses filles que de sa première exposition au Mac Val. Alors, même si je fais le cynique en ricanant au spectacle des enfants qui saccagent en hurlant et des parents démunis qui se cachent de leurs hôtes pour ne pas avoir à tout replanter, je sens une petite pointe me piquer entre les omoplates, et mon rire se colorer légèrement de jaune : et si je ratais quelque chose ?

C'est Julien qui me sort de mes interrogations.

Je le vois d'abord arracher le ballon des mains de deux des joueurs qui avaient abandonné le foot pour une bonne partie de casse-ta-gueule, puis escorter la troupe jusqu'au fond du jardin. Me trouvant seul, les doigts toujours agrippés au grillage, il me prend par l'épaule et m'invite à déguster les joyeusetés du midi.

Dans le jardin des Desprez, il y a cinquante mètres du parc jusqu'à la terrasse. Cinquante mètres que je parcours avec Julien qui ne me lâche pas l'épaule. Cinquante mètres qui me suffisent pour recevoir une formidable leçon de vie. En cinquante mètres, une petite minute de marche très lente, Julien m'explique sans cesser de sourire que jamais, tu m'entends, jamais il ne supporterait que je

touche à Raya. Qu'il sait très bien que j'étais amoureux d'elle, et que je le suis probablement encore. Et il insiste : Raya est à lui, rien qu'à lui. Que je ne me méprenne pas. Et que la scène à laquelle j'ai assisté lors du vernissage ne me donne pas d'idées déplacées. C'est ainsi que nous arrivons, maintenant les meilleurs amis du monde, à proximité du buffet pas encore dévasté par les appétits polis des invités qui piaffent en attendant le top départ.

Un buffet, c'est, avant tout, de l'architecture. Des agencements nets et lisses, une géométrie lisible, avec juste ce qu'il faut de débordement pour ne pas inspirer l'austérité. Il faut que les invités puissent accéder mais pas envahir, que « les gros puissent se gaver, que les maigres puissent engraisser » avec classe, il faut que l'œil, frappé de beauté, hésite : je prends ? Je regarde ? Que la floraison d'aliments titille au point qu'on ne la rudoie pas, que la constellation de bouchées inspire autant qu'elle attire. Un buffet, il faut qu'on l'admire au point de ne pas vouloir le déflorer. Et les couleurs, bien sûr : en ce dimanche, par beau temps, des verts juxtaposés, le foncé des asperges, le clair des petits pois et fèves, une tendresse de sauce verte qui a l'air parfaitement montée, et j'imagine les sorbets pistache-rhubarbe ou flans bobos au thé *matcha* qui viendront compléter de la couleur de l'espoir cette scène si théâtrale.

Sur les côtés, disposés en mikado, de vertes baguettes font office de couverts. D'assiettes, pas la moindre trace, à la place des demi-cylindres de bambou et des feuilles de bananier. J'observe quelques parents et amis effectuer une reconnaissance vers le buffet, leurs airs contrariés en remarquant les couverts mis à disposition révèlent une incertaine capacité à manier le bout de bois, et je me dis que l'originalité sera source d'économie.

Challenging, right ? s'interroge en riant ma Charlize intérieure, et ses grandes mains aux doigts dextres me prennent par l'aileron, m'éloignant quelques instants du buffet monochrome.

Get ready, she's right there.

Et Charlize s'efface dans un sourire légèrement moqueur tandis que Raya pénètre dans mon champ de vision. Ses longues boucles rousses éclaboussent le visage de ses trois suiveurs, parmi eux je reconnais sa galeriste et j'imagine sans peine deux collègues de Julien à leurs polos bien remplis sur des pantacourts à pinces du plus haut ringard. Raya et la galeriste sont en grande conversation, les deux accompagnateurs boivent les paroles de Raya, poussent la galeriste de